

Deux singes en hiver

Cinq ans d'ivresse sur la route du monde

À nous, par pur narcissisme

PRÉLUDE À L'AVENTURE

par Grégory

L'idée de ce tour du monde m'est apparue un jour de mai 2007 en pleine révision d'une licence d'économie qui devait finalement ne jamais me servir. Depuis ce jour, je pensais constamment à ce périple, préparant même longtemps un parcours jeté aux ordures quelques semaines avant le départ. Je rêvais de partir seul à la découverte de tribus isolées, découvrir le monde, me faire accepter par un clan mongol et épouser la fille du chef, traverser des océans en voilier, m'enivrer sur les effluves du Yang-tsé-kiang¹, devenir roi du Kafiristan² ? Les motivations farfelues ne manquaient pas. Dans un autre ordre d'idée, je songeais surtout à m'écarter d'une vie toute tracée études-travail-retraite dont la perspective m'ennuyait d'avance. Quelques mois plus tôt, j'avais signé un CDI de conducteur de travaux en sachant pertinemment que je le quitterais rapidement pour réaliser ce rêve d'évasion. Une des raisons pour lesquelles je ne comprendrai jamais ceux qui s'accrochent à un job comme si leur vie en dépendait. Si une entreprise me veut maintenant, pourquoi me refuserait-elle des années plus tard avec l'expérience d'un tour du monde en plus ? La plupart des gens qui envisagent un tel projet le voient d'abord comme un obstacle à la bonne marche de leur vie au lieu de l'appréhender comme un atout. Beaucoup abandonnent alors avant le départ, par peur de trop s'isoler du reste du monde, de perdre le confort accumulé par quelques années de travail, parce qu'il n'y a rien de naturel à changer de vie du jour au lendemain.

À Noël en 2010, j'annonce à qui veut l'entendre que je partirai en solitaire d'ici six mois. Les quelques amis un temps intéressés n'ont plus donné de nouvelles à ce propos, et je n'ai volontairement relancé personne afin de tester les motivations. Hors de question de s'encombrer d'un partenaire à moitié motivé par le risque et l'ivresse du voyage. Trois semaines plus tard, de retour dans notre appartement parisien pour reprendre le boulot, mon frère Alexandre m'annonce qu'il a pris la décision de m'accompagner : il y

¹ En référence au film *Un singe en hiver* d'Henri Verneuil avec Jean Gabin et Jean-Paul Belmondo.

² En référence au film *L'homme qui voulut être roi* de John Huston, avec Sean Connery et Michael Cain, et au livre de Rudyard Kipling du même nom.

voit une occasion unique de partir à l'aventure et ne se sent pas prêt à me savoir arpenter le globe tout en restant dans sa routine. Alex est directeur artistique dans une agence de com' parisienne et adore son travail et sa boîte. Peu sportif, il prend le risque de tout plaquer pour un départ autour du monde qui ne se représentera sûrement jamais à lui. Nous avons toujours été très complices. Je sais qu'il est le partenaire idéal pour ce projet et je n'ai même pas besoin de lui donner mon approbation. Désormais, tout est planifié en duo. À respectivement 25 ans pour Alexandre et 27 pour moi, nous nous élançons dans une aventure dont nous ne connaissons ni le but précis, ni la destination finale. Inconditionnels d'Audiard, du cinéma de l'époque et des vertus de l'alcool, c'est tout naturellement que nous avons été inspirés par les protagonistes d'Henri Verneuil dans son film *Un singe en hiver*, qui usent de la boisson pour voyager de par le monde.

“Le véhicule, je le connais : je l'ai déjà pris. Et ce n'était pas un train de banlieue, vous pouvez me croire. M. Fouquet, moi aussi, il m'est arrivé de boire. Et ça m'envoyait un peu plus loin que l'Espagne. Le Yang-tsé-Kiang, vous en avez entendu parler du Yang-tsé-Kiang ? Cela tient de la place dans une chambre, moi je vous le dis !”

Voyageurs et buveurs, ainsi sont nés les *Deux singes en hiver* !

Aucune motivation politique, écologique, sociétale ne vient entraver notre préparation sommaire. On ne voit pas l'intérêt de se faire fumer la pastèque à trouver une noble cause au voyage. La simple découverte, avec nos pattes et nos quatre yeux, suffit amplement à notre bonheur égoïste assumé. Pas d'objectif de distance à parcourir, pas de rythme à tenir, tout juste la vague idée d'atteindre l'Australie dans quelques mois pour se refaire la cerise financièrement et en utilisant le moins d'avions possible afin de privilégier les transports locaux, les déplacements atypiques. Finalement, notre seule contrainte de temps est d'arriver en Russie le 10 juillet, date de départ du seul visa demandé depuis la France, un peu effrayés d'avoir à affronter l'administration russe depuis l'étranger. Nous avons donc un mois et demi pour parcourir près de 3 000 km.

Le vélo ne s'est imposé qu'après quelques semaines de réflexion. Nous voulons avant tout être indépendants dans nos déplacements.

Mais aucun de nous n'est cycliste, ni même attiré par la pédale et l'idée de sillonner les cinq continents uniquement à la force de nos mollets rebute. Alors, nous achetons des vélos pliants *Montague*. Ils ne sont pas conçus pour les voyages longs et sont un peu lourds, mais ont l'avantage de posséder des roues taille standard et de tenir dans un sac que l'on peut ainsi charger dans un bus ou un train en cas de fainéantise.

Tout le monde connaît ce projet de longue date mais certains ne semblent pas vraiment nous prendre au sérieux ou ne pas comprendre la motivation qui nous habite. Trois semaines avant le départ, un copain me demande encore si je vais vraiment partir, comme si tout ce que j'avais dit et fait jusque-là n'avait été qu'une vaste blague ! Comme si nous avions acheté des vélos, monté un site internet et démissionné pour finalement annoncer au dernier moment que c'est un canular. Mes certitudes de quatre ans commencent à vaciller. Plus le temps passe, et plus les doutes surgissent. Mais impossible de rester à quai après toutes ces années, trop de choses nous attendent derrière les Alpes. Et comme rien n'est prévu dans cette aventure, tout est possible.

PREMIERS COUPS DE PÉDALE

par Grégory

Saint-Étienne-sur-Chalaronne, le 25 mai 2011. Nous remplissons jusqu'à tard dans la nuit nos déclarations d'impôts marquant une préparation aléatoire et chaotique de bout en bout. Les vélos sont arrivés il y a un mois et notre entraînement s'est pour l'instant résumé à cent malheureux kilomètres sans bagages. Demain matin est le grand jour attendu depuis si longtemps, et un œil extérieur penserait qu'on se prépare pour un week-end randonnée. Les sacs sont éventrés au sol, sans savoir quoi y bourrer, et nous n'avons même pas encore songé à nous occuper des vélos. À 3h du matin, il est temps de se coucher, nous finirons les préparatifs demain matin.

Ma nuit de quatre heures est écourtée par l'arrivée de Martin, un ami de longue date venu assister à notre départ. Sont aussi présents nos parents, grands-parents et une bande de cousins qui ont séché l'école pour l'occasion. Quelques œufs au plat, un grand verre d'eau sucrée et nous voici dehors, devant nos montures. Pour les charger, nous avons choisi de poser un sac à dos sur deux bambous fixés au porte-bagages arrière, la tente accrochée au guidon par deux tendeurs. À 8h nous testons le système pour la première fois, ça tient à peu près, ça fera l'affaire !

Je ne réalise pas vraiment tout ce que ce départ implique, je suis excité et ne pense à rien d'autre. Une séance photos s'improvise et 8h30 sonne le signal du départ dans un mélange d'excitation et de morosité pesante. Les premiers kilomètres sont hésitants, déséquilibrés par l'attirail non conventionnel suspendu à nos montures, mais on se fait vite à cette nouvelle contrainte, et nous effectuons une première pause 25 km plus tard, heureux que tout fonctionne comme prévu. Premiers étirements. Ça semble si facile. Décidés à traverser l'Italie, notre première étape de voyage se situe à un peu plus de 100 km, chez notre sœur chez qui nous allons passer la nuit. Le fait de faire autant le premier jour que le total de nos "entraînements" ne nous effraie pas, car l'insouciance qui a prévalu tout au long de notre préparation anarchique domine encore largement cette première journée d'apprentissage. Deuxième arrêt 15 km plus loin, puis 25 et nous nous arrêtons finalement manger

après 80 km. L'adrénaline cache pour le moment les quelques douleurs musculaires mais une sieste réparatrice s'impose, allongés sur l'herbe. À 90 km, les premières difficultés physiques se ressentent et l'orage débute pour immédiatement tester nos vêtements de pluie. La route jusqu'à Saint-André-le-Gaz dans l'Isère s'est avérée plus corsée que prévu et après cinq heures de vélo éreintantes, nous arrivons exténués à destination. J'ai pris de violents coups de soleil sur les cuisses et les bras, et mes tendons d'Achille me font déjà beaucoup souffrir. J'ai du mal à marcher. Le guerrier de ce matin est en piteux état dès le premier jour et il faut se résoudre à une journée de repos avant de repartir.

Parents et grands-parents sont de retour par surprise pour nous voir une dernière fois. Baptiste, un copain passe aussi par ici et nous propose le trajet jusqu'à la frontière italienne. Ça en coûte de se faire véhiculer dès aujourd'hui mais la tentation est forte, le mental encore trop malléable pour résister. Les grands-parents nous emmènent finalement jusqu'à la frontière Italienne de Clavière près de Briançon où se fera finalement le vrai départ. Le col du Lautaret est ainsi lâchement évité. Les jambes y ont gagné, ce que l'honneur y a perdu.

ITALIE

Buongiorno !

par Alexandre

le 28 mai 2011

107 km

Au passage de la frontière italienne, l'un comme l'autre ressentons que le vrai voyage commence maintenant. Alors que nous glissons sur une descente de plusieurs dizaines de kilomètres, l'excitation est à son comble. Mains sur les freins et sourire banane, je suis amoureux du cyclotourisme, une relation qui développera des hauts et des bas, à l'image de la route.

Notre premier camping se situe au milieu des crottes de chèvre, près de Suza. Dans le silence de la campagne italienne, les doutes de l'avant voyage resurgissent. Ennuyé par ces broutilles, j'en parle à Greg qui à ma surprise, a la même chose en tête. Nous sommes tous les deux là, en Italie, à installer gauchement nos tentes et à nous demander comment arrêter de broyer du noir. Nous remettons la réponse à plus tard et affrontons les premières épreuves : se coucher sale et étronner dans les bois. Si je vis toujours la seconde comme un traumatisme, je me suis plutôt bien habitué au manque d'hygiène. Nous liquidons rapidement une douche solaire de vingt litres que nous avons naïvement emportée. Au fil des jours, nos sacs s'allègent, ne comportant bientôt plus que ce qui est vraiment indispensable.

La boucle prévue en Italie pour visiter Florence et Cinque Terre ne nous permet plus de tout effectuer à vélo, et nous devons très vite nous mettre au stop. Placés aux entrées d'autoroute juste en dessous du panneau "*No auto-stop !*", nos chances de déconvenues sont importantes vu le volume de deux vélos et deux sacs à dos que nous disposons en ligne pour tromper les conducteurs. Ceux-ci arrivent de front, ne voient que le premier sac, freinent, et réalisent l'ampleur de notre barda quand nous sommes déjà affairés à remplir la voiture façon Tetris. Pour rallier Florence, nous usons ainsi des services d'un artiste, puis d'une flic dont les voitures ont à souffrir du délicat embarquement de nos bagages.

La capitale de la Toscane est un délice architectural. On y trouve plusieurs bâtiments faits de marbre blanc et vert, comme la cathédrale Santa Maria del Fiore surplombant de son imposant dôme une ville musée à la richesse artistique exceptionnelle. Une des constructions les plus célèbres est le pont Vecchio qui enjambe l'Arno. Au XIV^{ème} siècle, construit en bois, il est emporté par le courant. Depuis, reconstruit en pierre, il semble qu'une mini ville se soit agglutinée dessus. Des magasins se sont greffés de part en part, allant même jusqu'à dépasser au-dessus de l'eau. Et, comme posé sur les bâtiments, passe le long corridor de Vasari qui permettait aux Médicis de traverser sans se mêler à la foule. Plus récemment, le pont fut le seul rescapé de la retraite allemande en 1944 car sa rue, trop étroite, ne permettait pas aux chars de passer.

En pique-niquant dans un parc nous rencontrons une espèce d'apôtre écossais, vêtu d'une grande toge en jean qu'il semble avoir cousu lui-même. Ancien médecin à Londres, il a tout abandonné depuis plus de vingt ans pour sillonner les routes du monde et répandre la bonne parole, en profitant de l'hospitalité des églises pour manger et dormir. *"Je suis las de soigner des gens envoyés à la guerre par des politiciens"*. Il n'a avec lui qu'un savon, une bible et une topette de rouge ! Il traîne sa jambe boiteuse, appuyé sur un long bâton de prêcheur. *"À Lyon dit-il, vous avez trois fleuves : le Rhône, la Saône et le vin rouge !"*. Nous nous inclinons devant tant de sagesse.

Peu après Firenze, nous remontons au nord-ouest en snobant la tour de Pise. Nous sommes en route pour Cinque Terre, un ensemble de cinq villages construits à flanc de falaise au bord de la Méditerranée. L'accès est difficile et la visite se fait essentiellement à pied et en train serpentant le long de la falaise pour passer d'un village à l'autre. Les maisons aux tons beiges ocres se grimpent dessus et semblent se disputer le peu de place qu'offre le paysage escarpé. La mer bouillonne quelques mètres plus bas et le village a l'air en sursis.

Repus de beaux paysages, nous campons ce soir-là dans une carrière et entreprenons notre premier feu. S'improviser Cro-Magnon est plus difficile qu'il n'y paraît. Un assemblage de pierres protège notre cuisinière du vent et une tôle à plat nous permet de mettre les popotes au-dessus des flammes. Une grosse pierre posée en équilibre par-dessus de l'ensemble fait office de

séchoir à chaussettes. On s'adapte vite à être dégueulasses. Le tout a pris trois heures pour faire cuire un misérable sachet de pâtes et nous a vaccinés pour le reste du voyage.

Malgré notre peu d'enthousiasme à nous déplacer en stop nous continuons ainsi, pressés par le temps et un peu flemmards il faut l'avouer. En remontant en direction de Venise, la polizia nous attrape une première fois en train de lever le pouce là où nous ne devrions pas, avant de nous retrouver au milieu de l'autoroute où un automobiliste un peu pressé nous avait déposé comme on abandonne deux clébards au mois d'août. Nous atteignons Bologne sous l'escorte des carabinieri qui acceptent nos explications peu convaincantes.

Des trombes d'eau viennent perturber notre avancée jusqu'à Venise en inondant les champs où tout camping devient un calvaire, tandis que les Italiens que nous croisons se montrent très peu amicaux avec les voyageurs. Si nous avons malgré tout réussi à nous faire promener du Piémont au Frioul en passant par la Toscane, l'hospitalité ne semble pas leur qualité première. On ne peut pas les obliger à être accueillants, mais la réception fut plutôt décevante par rapport à nos attentes de ce début de voyage.

SLOVÉNIE

Dober dan !

par Grégory

le 8 juin 2011

602 km

Notre rencontre avec un cycliste hollandais équipé comme un pro avec ses vêtements en lycra, son réchaud à pétrole, sa selle cuir, son téléphone GPS, son moyeu Rolhoff³ et ses sacoches étanches, nous fait réaliser à quel point nous sommes mal préparés pour ce voyage, à l'arrache. Immédiatement, nous faisons l'acquisition d'un petit réchaud à gaz qui évitera notamment de revivre la mésaventure du feu de bois. Notre campement en plein cœur d'une zone industrielle peu après la frontière est ainsi l'occasion de notre premier vrai repas chaud depuis deux semaines. Du riz, du thé, le luxe. Nos standards de confort en ont déjà pris un bon coup.

Le jour suivant, départ en direction de Ljubljana, la capitale slovène. Toujours trop flemmards pour pédaler sur toute la distance, le stop sera notre solution du jour, sans trop d'espoir étant donné nos infortunes précédentes dans le domaine. Je finis de plier mon vélo pendant qu'Alex tend déjà son pouce en direction d'un gros 4x4 qui s'arrête. Quinze secondes d'attente et Boštjan nous embarque déjà ! Il parle anglais et au détour d'une conversation sur l'histoire de la Slovénie, il s'engage sur un panégyrique de Tito le dictateur communiste, tout en expliquant à quel point son business de petit capitaliste marche bien. L'époque où tous étaient pauvres mais égaux dans la misère le rend nostalgique.

Il y a d'après lui trois choses à découvrir dans le pays : la capitale, un lac, et les grottes de Postojnska où est située sa boutique, dans laquelle il revend de jolies pierres achetées en Inde en faisant croire qu'elles proviennent de la grotte adjacente. Un peu forcés, nous nous fendons d'une visite guidée en petit train dans les souterrains pour l'équivalent de trois jours de budget chacun ! À la sortie, Boštjan nous présente ses caillasses dorées, et nous paye un bon burger et une mauvaise bière locale dans le resto de sa sœur avant de nous emmener jusqu'à Ljubljana, cinquante bornes plus loin, où

³ Les vitesses sont situés à l'intérieur du moyeu, l'axe central de la roue.

il doit aller voir sa fille. Cette première expérience est en opposition totale avec tout ce que nous avons connu avec les Italiens.

Peu encouragés par notre hôte à rester sur place, nous ne nous attardons qu'une soirée avant de reprendre notre chemin vers la Croatie. Notre expérience avec Boštjan nous incite à retenter le stop à Grossuplje un peu après Ljubljana où un autre sympathique Slovène nous attrape cette fois en un quart d'heure pour nous déposer à vingt kilomètres de la frontière de la Croatie, un pays qui ne fait pas encore partie de l'Union Européenne. Contrôle, tampon, nous filons après un bref échange avec le douanier, impressionné par notre projet. Jusqu'ici pourtant, on est assez loin de l'exploit.